

MARIE PRA

A L'ALLER

Petit roman

Ce matin, il a pris le bus pour se rendre au centre culturel. Malheureusement, la porte était fermée. Une pancarte portait l'inscription : « Congés annuels, fermé jusqu'au 13 août, désolé ».

Il a repris ses affaires, d'un poing ferme, et est reparti. Il avait envie de pleurer car le trajet lui avait coûté, quand même ! Et, pressé d'arriver, il n'avait pas profité de la rive, des couleurs du ciel et des chemins de haies fleuries, il n'avait pensé qu'à l'utilité de la route, et s'était précipité jusqu'à son but, pour en venir là.

S'inscrire aussi tôt ne servait à rien. Dans sa tête, il était déjà paré pour le programme. Eh bien, c'était un petit moment à vivre en moins, qui aurait dû échoir à ses études ! La rentrée universitaire était en octobre. D'ici là, il comptait rester sur les bancs de cette école particulière – des cours privés – durant un mois et demi, quatre heures par jours. En somme, cela allait être une belle aventure.

*

Il n'était pas seul dans cette histoire, car, au moment où il quittait le quartier du centre culturel, il fut interpellé par une de ses voisines, qui lui demanda :

« Ne devriez-vous pas être au cours de philosophie ?

-J'en reviens, et c'est fermé. »

Elle eut une mine de désappointement.

« Nous avons tous deux commis la même erreur, reconnut-il.

-J'ai eu hier au téléphone une dame qui m'a dit que je pouvais remettre mes papiers d'inscription sans problème », ajouta-t-elle avec un mouvement du visage.

Il ne se souvenait plus très clairement de la phrase exacte qu'il avait reçue l'avant-veille, dans le combiné. Mais, somme toute, il l'avait interprétée comme une possibilité de se déplacer aujourd'hui.

« Au fait, coupa la voisine, le secrétariat est fermé, mais il y a peut-être une boîte aux lettres ? »

Il remarqua qu'il n'y avait pas songé. Il avait les papiers d'inscription, dans son cartable. Il était agacé de s'être déplacé pour rien. Retournant sur ses pas, il accompagna la voisine jusqu'à la porte du centre culturel. A côté de l'entrée close, sous un palmier qui prêtait ses larges feuilles au soleil brûlant, ils trouvèrent la boîte aux lettres de l'école privée. Ils y glissèrent chacun leur liasse de papiers, ou une enveloppe.

« Je serai inscrit pour la rentrée, conclut l'homme.

-Vous revenez le 13 août ?

-Mais, je ne sais pas, dit-il. Je pense que c'est plutôt le 14, qu'il faudra revenir. Vous voyez, il n'y a pas noté si le 13 août est inclus dans la période de fermeture.

-Oui, observa la voisine. En revanche, celui qui a fait cette affiche s'excuse.

-Il rattrape en politesse ce qui est défaillant en précision et en analyse de situation.

-C'est peut-être la secrétaire, qui a fait cette affiche.

- Je préférerais une négligence de secrétariat. Car que dire d'une école de ce niveau où on ne pense pas à la logique, mais seulement à y mettre les formes. »

La voisine se tut. Puis, elle enchaina :

« Sur les arrêts de travail, le jour coché est toujours inclus dans l'arrêt maladie. C'est une habitude. C'est devenu implicite et il n'y a plus besoin de le préciser. Ce qui veut dire que c'est fermé le 13 août. »

Lui songea qu'elle avait en habitude la maladie. Il sortit de sa poche un chapeau souple et l'enfonça comme un navire au sommet de

son crâne. La chaleur était importune. Un oiseau roucoula avec de forts accents marins. L'homme et sa voisine reprirent ensemble la route jusqu'à leur domicile. Ils discutèrent surtout de la philosophie.

*

Le 12 août, la voisine vint frapper à sa porte.

« Bonjour ! », dit-elle avec un sourire lumineux.

Il se tenait coi sur le pas de son domicile. Il se souvenait de la voisine comme d'une femme avec qui il avait fait une promenade malencontreuse. Il observait que les déconvenues, cependant, sont compensées par de petits faits, comme celui de faire une nouvelle connaissance. Ainsi, il avait croisé plusieurs fois cette voisine, au hasard d'une promenade dans leur quartier de résidences, mais jamais ils n'avaient prêté attention l'un à l'autre.

« Je me souviens de vous », répondit-il, comme à l'extraordinaire.

Il la fit entrer. Il lui montra sa salle à manger et son petit jardin dont il n'était pas peu vain.

« Voulez-vous boire un thé ? »

Il avait horreur de l'alcool car il savait quelles implications celui-ci avait avec une inconnue. Elle était petite et portait des lunettes fines. Ses cheveux au carré lui allaient bien. En outre, elle était toujours en jupe et en chemisier. Ses chaussures fermées conféraient un côté très décent, un peu sportif, à sa démarche.

« Avez-vous lu tout le programme de philosophie ? demanda-t-elle à son voisin.

-Je l'ai bien lu et c'est pourquoi je fus déçu, l'autre jour. Je vais vous dire pourquoi. Je ne voulais pas faire de fiches, car c'est le but des cours, précisément. J'ai une très mauvaise mémoire. Je pensais que nous allions commencer le jour-même et que tout serait là, encore tout frais, dans ma tête. Mais les semaines ont passé et la mémoire de mes connaissances s'estompent. Au final, il me reste un souvenir vague, ébloui, de mes lectures.

- Vous vous souvenez peut-être des livres, dit-elle, sinon vous auriez dit : je ne me souviens que de ma lecture ; ou bien : je ne me souviens que de mes impressions.

- Il y a des philosophes pour qui toute la connaissance dérive de ces impressions », acheva l'homme.

La femme en déduisit malicieusement que son voisin était bien parti pour étudier la philosophie !

Il lui proposa une gamme de thés. Elle choisit la myrtille et lui la menthe. Il avait rapporté du traiteur deux tartes au citron si succulentes que sa voisine en poussa des exclamations de bonheur.

Ils se racontèrent leur parcours mutuel. Lui était étudiant une année encore, car il avait pris une disponibilité. Elle était femme au foyer et ne travaillait plus depuis deux ans.

« Pourquoi avez-vous choisi cette école privée de philosophie, alors qu'il en existe une autre, généraliste, et plus proche ?

-Celle-ci est spécialisée en français, en anglais, en allemand et en japonais ! se récria-t-il, un peu scandalisé par l'évidence de son choix.

-C'est précisément ce que j'ai dit à mes amis.

- Et comment ont-ils réagi ?

- Ils ont dit que c'était admirable, de suivre des cours en quatre langues. Ils pensent que je souhaite travailler dans le tourisme ou l'international.

- Je suis très curieux de savoir ce que va donner cette méthode, fit-il. En effet, il paraît qu'on mémorise parfaitement un concept quand il est répété quatre fois.

*

Le 14 août, l'école ouvrit ses portes.

Beaucoup de monde s'est attroupe devant le bâtiment. Il est difficile d'évoquer ces deux étages sans tendresse. C'était une ancienne école maternelle, qui tournait, l'été durant, avec des activités. Il y avait dans la cour des arbres d'un vert éclatant, des arbustes où l'on plongeait

le nez, car emplis d'odeurs de fleurs bon marché, qui sentaient une plus belle odeur que les jolies coupures des boutiquiers.

Cette fois, le héros de l'histoire et sa voisine ne s'étaient pas rencontrés à l'aller.

La foule des élèves, composée d'un groupe de retraités, d'une dizaine d'étudiants, et de dix personnes en activité, se pressa au secrétariat. Tout en faisant la queue, ils se délacèrent l'esprit en discutant du programme.

« Le livre que j'ai le plus aimé est le *Banquet* de Platon, avoua, comme un péché mignon, un homme de cinquante ans, qui portait un habit noir.

-Ce livre est étudié en français », observa une jeune étudiante, qui scrutait la grille des programmes.

La secrétaire portait des boucles d'oreilles montées aux lobes comme des cerises creuses. Ses lèvres colorées souriaient à la petite foule avec un grand naturel. Une pile de livrets, ornés par le portrait d'un Grec massif, fut distribué au public.

Le salarié en noir avait agrippé une autre étudiante et lui causait dans l'escalier. Enfiévré, il lança :

« De toutes les manières, chaque dialogue de Socrate me fait cet effet-là : la façon dont les réponses rebondissent, je réalise à quel point l'esprit humain peut-être intelligent, trouver des choses inattendues, merveilleuses, à jamais neuves, et combien nous y sommes devenus inaptes dans la vie quotidienne. »

A cette critique, la jeune étudiante ne sourit nullement. Elle fixa collet monté la porte de la salle de cour.

Le professeur arriva. Ce fut une fièvre de bonheur dans tout le corridor.

« En fait, dit l'étudiante en détournant la tête vers son interlocuteur, avec un sourire, je suis surtout spécialiste de Denis Diderot. »

Le professeur était un homme petit, marqué par la soixantaine. Son accent rappelait sa provincialité. Il portait des manches longues, malgré la chaleur qui découpait les disques de soleil comme des casques de coiffeur. Les fronts des élèves transpiraient.

« Dans mes cours, commença-t-il, je ferai une histoire de la philosophie en français. »

Tous les élèves avaient studieusement posé sur un coin de table le *Dictionnaire Philosophique*.

« D'où vous est venu cette idée fantastique d'ouvrir une école avec des cours de philosophie en thème et en version ? demanda une retraitée, le doigt levé.

-Pour dire vrai, à, l'origine, j'étais contre cette idée ! Nietzsche disait que la philosophie est un alcool fort. Une fois qu'un livre m'a tout appris du monde, dans sa langue originelle, je ne vois pas pourquoi j'irai forcer les échanges disciplinaires avec d'autres auteurs, ou d'autres cultures. La philosophie construit, comme en thérapie, je ne dissous pas. Qu'en pensez-vous ? Etes-vous venus pour devenir plus forts, ou pour transiger ? »

La salle entière poussa un grand ah.

« Vous voulez dire, dit tranquillement la retraitée, que vous ne souhaitiez pas enseigner une pensée comparative des philosophies, cela les affadit.

-Votre école, ce n'est pas pour plaire ? hasarda un étudiant.

-Si, elle est faite pour plaire ! Les livres de philosophie sont des lectures que vous pouvez mettre en relation avec la vie ordinaire, insérer dans des situations quotidiennes. Ce n'est pas si difficile. Dans cette école, nous pensons que le maniement des réalités et des idées, sur ce mode comparatif-là, permet de mieux intégrer les langues. Pas en pensant à la vie utile, à l'usage utile, mais à la vie profonde. C'est une méthode d'apprentissage des langues, mais par la philosophie.

-Cela tombe bien, coupa le héros. J'essaie de bien lire Montaigne. Ma mémoire ne me permet pas de bien faire la jointure logique entre les paragraphes. »

L'enseignant demanda qui était en préparation de concours. Les deux tiers des élèves levèrent le doigt.

Le reste du cours se déroula en banalités précises sur les étapes du programme.

« L'année universitaire commence en octobre, et les concours en février. A vos marques ! » lança le professeur ; et l'enseignement commença.

*

Une semaine plus tard, à dix-neuf heures, les cours prirent ordinairement fin.

« C'est demain samedi. Je suis content que les cours soient fermés, avoua le jeune homme. Il attendit patiemment, cette fois-ci, que sa voisine soit prête pour rentrer à ses côtés.

-En effet, dit-elle, la liberté du samedi est une chose essentielle. Si le centre culturel était ouvert le samedi, viendriez-vous ?

-Je viendrais, mais j'en aurais assez, je regretterais ma journée. C'est le seul jour où je vois des amis.

-C'est le seul jour où je me sens oisive, rit la voisine. Voudriez-vous venir chez nous samedi prochain ? »

Il fut un brin pincé par cette invitation : elle brusquait ses habitudes de vie. Après tout, il connaissait déjà sa voisine. Il n'y avait pas motif à sortir, pour elle, de la grille des programmes. La vie devait être, soit suffisante, soit renversante, et ce, tout à coup. Ils prirent le chemin du retour. Les arbres prêtaient leurs feuilles au soleil couchant. Lui marcha le regard sur la ligne droite et blanche qui coupait la route. Il répondit :

« Mais oui, je viendrai. Ainsi, vous me présenterez votre mari. »

Cette phrase la fit rire.

« Je vous présenterai aussi ma fille, elle devrait passer à la maison. Elle n'aime pas du tout la philosophie. »

Evoquer ce simple fait semblait la mettre en joie.

Le jeune homme se représenta furtivement cette fille, et songea à son insolence ou, plus probablement, au fait qu'elle n'aurait que des choses légères à lui dire.

La vie lui avait cent fois, pensait-il, proposé ce genre d'occasion. Cependant, il s'en défaisait rarement, une voix lui disait que les vérités étaient denrées rares, et qu'il ne devait pas trop refuser une occasion de vérité.

*

La nuit tomba, et il lui prit l'envie de sortir, aux alentours d'onze heures. L'ambiance du quartier lui parut plus agitée que de coutume et il trouva, à la sortie du rond-point, une foule de promeneurs. Plusieurs s'étaient assis sur les bancs. La rivière était endormie. Il y avait ces éclats orangés qui tombent sur les pavés, les trottoirs, plus tendres que les lampes artificielles et qui jettent dans les promenades nocturnes quelque chose de si émouvant.

Il a pris possession d'un banc et a dit, à un voisin assis :

« Je suis un peu déçu. Je me suis levé pour regarder la lune.

-Ah, répondit l'inconnu très attentivement, il me semble qu'on la voit par-dessus l'immeuble.

-J'ai appris qu'au Cambodge, regarder la lune est un tel bonheur que les habitants du pays peuvent rester trois quarts d'heures à la contempler.

-Au Cambodge ? C'est là d'où vous venez ? demanda le monsieur, qui s'était levé du banc pour percevoir l'astre rond.

-Non, mais j'ai lu dans un livre cette tradition.

- La lune n'est pas encore ronde, elle n'apparaît qu'en partie.

- On dit qu'elle est gibbeuse », balbutia le héros.

L'objet de sa recherche lui fit, au final, l'effet d'un objet trouvé, d'un disque cabossé posé à la crête d'une décharge. Ce n'était qu'un caillou incomplet ! La laideur de l'immeuble y était pour beaucoup. L'inconnu présenta sa femme, venue d'un autre pays, au jeune philosophe. Ils échangèrent, d'âme à âme, quelque chose d'orangé. Il trottait dans le cœur du héros un récit très poignant qu'il venait de finir, et dans lequel un Cambodgien racontait sa vie.

*

Samedi, il se présenta chez sa voisine. Le diner qu'elle avait concocté, avec son époux, était à base de tomates. Servies en tranches fines dans une assiette, coagulées dans un bol, festoyant à la surface d'une tarte, imitées dans une variation sucrée, en désert, elles venaient en redondance nourrir le palais. La sauce, les petits oignons, le goût du naturel, chaque genre y pépiait, sur une table dressée près d'un tilleul. Comme prévu, la fille du couple était là. C'était une longue enfant de dix-neuf ans. A côté des tomates, il fut servi de l'alcool de riz.

« C'est festoyant, lâcha le jeune homme.

-Euh..., coupa l'adolescente. Vous vous êtes rencontrés juste en marchant ?

- Oui, répondit-il. Comme votre mère, actuellement, je suis étudiant en philosophie. Nous allions à l'école, et nous nous sommes croisés à l'aller.

- C'est mieux que d'être retraitée.

- Par contre, votre mère m'a déjà dit que la philosophie vous ennuyait.

-Au lycée, je n'aimais pas. »

Il la sonda sur tous ses goûts et n'y trouva que des creuseries.

« L'alcool de riz plairait peut-être à vos amis, si vous faites la fête », lui suggéra-t-il, un peu las, un peu narquois.

Il lui parla du Japon et elle s'enhardit à dire qu'elle avait marché, un jour, dans une allée de prunus superbes, si enivrants, précisément, qu'elle avait songé aux cerisiers du Japon, dont ils ne seraient que l'ombre ; et elle avoua qu'elle adorait se rendre dans ce pays, à la saison propice, celle de ces roses-là, des roses tout fous dans les arbres. Lui songea que, même si elle paraissait ne s'intéresser à rien, et ne sortait que pour voir les mauvais films, elle était capable de s'éveiller et de s'éveiller ; sa vie devait être ainsi, pleine d'explosions périphériques.

Cumulant les efforts, la jeune fille reprit :

« Au lycée, on m'a offert *Le Monde de Sophie*. Je voulais un autre cadeau. Les livres me semblent pareils que les machines pleines de tuyaux. On m'a dit que c'était un livre fait pour les filles.

-C'est bien, non ? Les filles aiment qu'on soit pour les filles. »

Celle-ci s'emporta :

« Les filles ? Là où je vis en semaine, elles pourrissent toutes mes soirées. Ce sont des jugements et des insultes sans arrêt. Elles ont et elles font des vies de merde. Elles ont des enfants, et il leur en faut encore ! Je n'aime pas du tout qu'on me mette dans le même sac que les filles. »

Il fut très étonné et lui demanda si elle souhaitait venir avec lui regarder la lune.

« Dans un endroit très paisible.

- Mais oui », dit l'adolescente.

Délaissant provisoirement la table, ils partirent faire une promenade hors du quartier.

« C'est peut-être compliqué, tous ces tuyaux, reconnut l'étudiant, mais si vous étiez mécanicienne vous aimeriez peut-être un Allemand qui s'appelait Schopenhauer. Il était philosophe et médisait des femmes autant que vous. »

*

La semaine suivante, il reprit confiance et énergie pour ses études.

Il n'était pas de ces hommes qui ont des problèmes de conscience et se demandent si la matière à laquelle ils consacrent leurs journées possède quelque intérêt pour une relation future. Mais la soirée passée auprès de l'adolescente le faisait rire.

Les cours de japonais étaient présentés comme une digestion de la philosophie allemande. L'épure avait pour but d'évacuer les germanismes.

« Quand je trace un trait, qu'est-ce que je deviens pour ma femme ? » geignit un élève, qui paraissait atteindre le port de l'âge mûr.

-C'est de la calligraphie, répondit un autre, titulaire d'une chaire.

-Que dois-je en dire ? Cette direction me mène à la femme ? C'est la métaphore d'un esprit tendu vers l'avenir ? »

Avant qu'il étudie la philosophie, ses amis l'avaient trouvé d'un esprit critique supérieur. Dans cette enceinte savante, il agaçait plus qu'il interpellait.

« La femme n'aime pas le raffinement ? cria un homme, en se retournant avec violence.

-Non », dit l'interpellé.

En réalité, il n'avait pas de femme.

Le cours de japonais fini, les élèves les moins pressés de partir prirent place dans une salle au rez-de-chaussée, pour partager des boissons chaudes.

« Ce qui arrive est dramatique ! hurla tout à coup le héros de l'histoire, absorbé dans le journal du matin.

-Oh non ! gémit le titulaire d'une chaire, que se passe-t-il encore ?

-La femme responsable d'avoir rénové l'école devenue ce centre culturel, est accusée nommément d'avoir fait appel à des travailleurs au noir.

-J'ai fait appel à un travailleur au noir l'an dernier, pour ma salle de bain, car je n'avais pas du tout d'argent, confessa l'une.

- Le centre est menacé de fermeture ?

-Dix écoles, associations et animations y ont tourné depuis. Je ressens très mal qu'on fasse des affaires à la femme qui a permis que ce soit moins cher.

-Je me demande de quoi les gens se mêlent. Je connais même des engeances qui veulent la transparence dans mes petits cahiers, parce que je suis philosophe, coupa une jeune femme. Un jour, il leur faudra emprisonner l'Arabe qui m'a fait ces travaux-là !

-Non à la perfection ! » dit l'homme en plongeant une lame de sucre dans le thé coloré.

*

Le mois était bien avancé et les élèves du centre culturel s'étaient absorbés dans une profonde discipline. Il leur semblait que cet été ne finirait pas et que l'école allait faire partie de leur vie, de façon définitive, comme une source qui ne tarit plus et se prolonge à l'infini.

Un soir, le soleil se coucha joliment. Dans le ciel, des aréoles de couleurs pêche rembourrèrent les nuages. L'air, enfin, était plus léger. On sentait que la saison courait à sa fin. La lourdeur estivale s'estompait, et fuyait avec des parfums.

Il prit le chemin du retour avec une jeune femme, Claire. Elle portait les cheveux, cendrés, coupés au carré.

« J'ai du mal à croire en la philosophie de Nietzsche, hasarda-t-elle au bout d'un moment. J'ai beau lire et relire, je trouve cela renversant. Ce n'est pas ce que je peux faire. »

Il était d'avis que c'était de la lecture de montagne.

« Je vous observe souvent, répondit-il. Vous avez les yeux écarquillés, ou la bouche ouverte. Les propos des enseignants ont l'air de vous ébranler.

-Eh bien, par exemple, je ne parle pas du tout allemand.

-Vous n'aviez jamais pris aucun cours, ni au collège, ni au lycée ?

-Non, du tout. Nous sommes trois dans ce cas, au centre culturel. Tous les autres ont des souvenirs, précis ou lointains, de cette langue. C'est difficile. »

Claire regardait autour d'elle, partout.

« Cependant, reprit-elle, j'aime énormément écouter l'allemand. C'est une langue que je trouve intelligente, rien qu'à l'oreille. Les sonorités sont agiles, pas rugueuses comme je le pensais. Ça me fait l'effet d'un gros ruisselet. »

Il n'était jamais assez heureux de parler et entama une longue promenade de mots. Le fait de ne plus rester cantonné derrière une table, mais d'avoir, près de son épaule, une petite créature, dont il

recevait les énergies, lui donnait de l'allant. La discussion lui fit l'effet d'un poulet entier.

Elle prit la parole à son tour et énonça un par un les noms des auteurs au programme. A tous elle ôta une patte. Il y avait toujours, en eux, un degré d'alcool qui ne convenait pas. « Petit vin râpeux », « difficile whisky », « crème sous la langue ».

« Cependant, Claire, vous semblez y mettre beaucoup de passion. Vous préparez les concours d'enseignement ?

-Non ; je cherche un travail dans une ferme.

-Tiens ? C'est drôle, je ne vous imaginais pas comme ça. »

Elle soupira.

« Les gens ne me croient pas tellement quand je leur dis que je pourrais être bûcheron. Sincèrement, sans y passer dix ans, je ne suis pas sûre que ce serait impossible, ni même déplaisant, tant j'aime faire. Faire une chose à fond, de tout son corps, régulièrement, c'est ce qui me convient le mieux.

-J'espère que vous trouverez.

-Ça devrait aller. Le demi-frère de mon père possède une ferme. J'y ai passé cinq étés. »

Il la jugea très rapide.

« Il y a un seul livre que j'aime, j'aime, j'aime, dit-elle en brusquant les mots, c'est *Walden*. Ce livre est une beauté physique. Quand je vis à la campagne, je vois une fleur et je fais le tour de son odeur, j'en profite à ne plus pouvoir tenir, oui, et j'aime les lacs froids comme des écrevisses. L'an dernier, j'ai quitté la ferme en laissant un chat derrière moi. Quand je vois un petit enfant passer en poussette, dans ces villes presque affreuses, la vision du chat se dépose sur mes yeux ; alors mon cœur se déchire, une nostalgie affectueuse se tord en moi. Ce qu'est la maternité, je le sais, mais seulement par le chat.

-Je ne vous dirai pas qu'il y a encore beaucoup d'amour pour ça. »

Le jeune homme estima qu'elle pourrait écrire un livre. Physiquement, il la trouvait seyante. Souvent, l'exercice de la philosophie s'accommodait d'une quasi-complète indifférence physique. Les élèves du cours le sidéraient, mais la plupart étaient bibliothécaux.

« Au revoir », lui dit-il.

*

L'enseignement étant libre, à l'exception de quelques traductions à rendre, les élèves n'étaient pas tenus de rédiger des devoirs. Cependant, à la mi-septembre, la classe dût rendre deux dissertations. L'énoncé de la deuxième portait sur un sujet totalement inconnu, ce qui laissa un blanc dans l'esprit de beaucoup d'élèves.

Le héros de ce récit aborda l'un d'eux, Monsieur Gemi, qui était un homme d'âge mûr ; et il lui avoua :

« Je n'ai jamais travaillé sur un sujet inconnu. J'ai besoin de votre aide. »

L'homme à qui il venait de s'adresser apportait en cours des feuilles volantes couvertes d'une petite écriture semblable à un algèbre. Au détour d'un bref échange, il avait appris que Monsieur Gemi, cinquante-huit ans, était maître de conférences.

« J'ai fait le plan, mais je n'ai pas assez d'idées pour rendre une copie.

-Les idées sont dans le plan. Etes-vous sûr de ne pas vous être trompé de plan ?

-C'est si dramatique ? Pouvez-vous m'aider ? Vous faites des conférences. Vous voyagez dans le monde entier pour enseigner la philosophie. J'ai juste besoin de savoir comment vous travaillez.

-Une méthode ? » Puis, avec impatience, le maître de conférences dit : « Voyons-nous tout à l'heure, oui. »

Il était passé de nombreuses fois devant l'appartement de cet honorable monsieur. L'étudiant avait fait un considérable nombre d'allers en jetant un regard vers cette longueur en briques, dissimulée par une grille noire, devant laquelle était plantée une poubelle matinale. Mais, au retour, tout à loisir, il lui était arrivé d'emprunter d'autres trajets.

Monsieur Gemi ouvrit la grille et invita le jeune homme à entrer. La minuscule cour de béton que la grille lui dérobait était un recoin ombreux, avec une porte bordée de lierre.

« C'est ici ?

-Non, ce n'est pas ici. »

Et le maître de conférences indiqua sa maison qui était un peu ailleurs, en tournant à l'angle.

Un joli parterre couvert de fleurs, de lavandes, de framboisiers et d'arbres à fleurs larges, lui tenait lieu de jardin. Le lieu où il résidait occupait deux niveaux.

Le jeune homme avait déjà vu l'appartement d'un professeur d'université. Pour ses années de retraite, celui-ci avait continué de vivre dans un immeuble gris, plat, dans un logement distribué derrière deux portes se faisant face au même étage. Il dormait derrière des fenêtres de cantine avec d'épais rideaux blancs. Pour qui rêvait des habitats à la mesure d'une existence, il était latent que cet homme avait tout mis dans les voyages, les projets et les livres, sans se soucier du cadre de vie, épuisé.

Monsieur Gemi s'attarda un peu à lui décrire les pousses et les promesses de son jardin.

« C'est ravissant, s'enthousiasma l'étudiant, je ne m'attendais pas à trouver cela derrière la grille noire.

- Planter tout cela m'occupe ».

Il n'avait pas de chien et aucun jappement ne retentit quand il ouvrit sa porte.

Et, de façon surprenante, la maison était très différente du jardin. De grandes pièces se tenaient, cousues, avec de la peinture grise et blanche. Les murs nus auraient fait l'effet d'une toile de Soulages, en blanc, si des peintures, des revues, des livres, quantité d'objets anciens, n'avaient avalé la vue. Cette étrangeté aurait pu inciter à la claustrophobie ; mais une corbeille remplie de fruits, une cuisine petite et avenante, une table basse amusante, quelque chose qui ravissait vaguement, comme une bonne odeur de cuisson, tant de détails retenaient l'invité.

Monsieur Gemi fit visiter toutes ses pièces.

« J'ai mis trop de cendriers.

- C'est pittoresque tout ce que vous avez.
- Ce sont des souvenirs de voyages et puis, de gens. »

En première partie de soirée, les deux hommes travaillèrent à énoncer des idées en relisant, autant de fois qu'il le fallait, le sujet inconnu. L'étudiant n'avait que des poncifs à sortir. Une pensée juste, claire, exprimée sobrement, ce qui représente pour la plupart des gens le triomphe de toute une vie, ou de toute une thérapie, cela était le minimum de la philosophie. Les références lâches à des œuvres effleurées, contribuaient à faire errer sa pensée pauvrement.

« Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, oui, c'est ça, Leibniz », coupa Monsieur Gemi avec une voix méprisante.

Le maître avait cuisiné une soupe et une omelette garnie de ses propres légumes. Il n'avait préparé aucune sauce mais laissé une bouteille d'huile d'olives sur la table. L'ensemble était savoureux. Il avait un débit mesuré, presque ordinaire, et parlait de gens qu'il rencontrait encore, ou qu'il avait croisé, et avec qui les relations s'étaient bien passées. C'était de vrais philosophes ou des éditeurs. Il parlait peu de ses collègues directs.

« Comme vous voyez, dit-il avec un sourire malicieux, je ne suis pas malheureux au travail. Cette école de langues est mon stage. »

-Aaah ! Aaaaah ! » hurla le jeune étudiant. En se levant pour contempler le jardin, celui-ci était passé devant une statue foncée ; il avait reculé en criant de surprise et de frayeur.

« Ah ! Qu'est-ce que c'est ? J'ai cru que c'était vivant.

-Je l'ai trouvée au Mexique. »

Les deux hommes achevèrent la soirée en trouvant des axes de dissertation. Subitement, l'étudiant fit une série de petits énoncés intelligents. Le recours à deux auteurs lui vint à la bouche de façon très naturelle.

*

L'étudiant en philosophie a beaucoup pleuré. Il vient de tomber sur son poignet une quantité de petites larmes et de morve. Il a éprouvé une vraie tristesse. Ce n'est pas que de l'orgueil d'être déçu par soi.

Les professeurs ont rendu les copies. Il a obtenu 11 et 11. Le chiffre est gris. Un sujet inconnu et un autre sans surprise, tout cela, qui est l'aboutissement d'une somme extraordinaire de recherches, mène à la même note atone. Il pensait tellement mieux de ce qu'il avait écrit. La philosophie lui donnait un tel appétit de vivre ! Tout, dans sa vie, était lié à un nom, qui s'était illustré, à une phrase d'il y a vingt siècles, à un chapitre.

Il regarda les élèves sur qui il avait lancé ses harpons de compagnonnage, et se dit qu'il n'était peut-être pas à leur hauteur.

Ce n'était pas qu'un jeu de connaissances, une force exercée, une preuve d'intelligence – c'était un pan de la vie qui tombait !

Un professeur s'est arrêté. Debout, dressé devant le bureau du jeune homme, il a dit :

« Quand on en voit un qui pleure comme cela, on se dit qu'on a mal fait de se prendre au sérieux... », et il poursuit, traînant du dos : « ... en ce haut lieu.

-Je n'ai même pas la mention assez bien. C'est peut-être ma mauvaise mémoire. »

Claire ne souriait pas non plus. Sa note l'avait peut-être déçue.

« Peut-on encore aimer la philosophie quand on lui doit une telle désillusion ? » cria l'étudiant en lui-même.

Il se souvient du professeur d'université, venu, en prolongation, s'enterrer dans l'immeuble plat et gris. Gris comme onze ! On est le 27 septembre, les jours ont filé.

Il est venu rejoindre sa voisine. Tous deux empruntent le chemin du retour, en longeant la rivière qui bruisse et câline. Le vent est tiède. Ils parlent à peine de leur note. La voisine désigne un couple du doigt :

« Ces gens sont intéressants, dit-elle. Ils plantent autant de fleurs que nous plantons de légumes. »

*

Les cours s'achèvent dans trois jours. Les élèves passent un peu de temps avec D., qui donne une explication physique sur la différence

entre objet et mécanique animale. Elle lui semble évidente. Les matériaux sont différents. Le corps de l'objet est un matériel insensible donc non-évolutif. Le corps de l'animal est un tissu sensible, qui mène à l'âme, directement, du fait de la sensibilité. La différence d'être réside dans la différence de composition chimique des matériaux : les propriétés qu'elles induisent ou n'induisent pas, comme la sensation, impliquent une différence de nature automatique. «Je ne comprends pas comment on a pu rapprocher l'animal de la machine alors que scientifiquement c'était faux à la loupe ».

D. vient d'avoir quarante-et-un ans. Il dit à son voisin de table, blessé par un doublon de 11, que les notes n'ont pas une telle importance.

D. est arrivé au centre culturel dans un état pitoyable, son travail dans une centrale téléphonique, les bruits et ses collègues l'ayant mené à bout. Avant de suivre des cours, et d'entendre parler d'autres langues, son corps n'était plus qu'une échelle branlante, traversée de palpitations, de grattements, de raideurs et d'asthme. Il en eut pour un congé de longue maladie.

La semaine précédant son hospitalisation, une de ses collègues lui avait dit :

«J'ai une liste. Voulez-vous y inscrire votre nom ? »

Il y avait inscrit son nom.

La liste l'avait fait dévier vers une série de femmes de la bourgeoisie qui s'amuserent à lui lancer des toux et des "hum" au plafond du bureau, de neuf heures à dix-huit heures. A la fin d'une interminable chaîne de sons, il apprenait qu'il n'apportait rien à la quête de sens de ces femmes, et qu'elles n'aimaient que les hommes capables.

Cet épisode, auquel tout le monde avait consenti contre lui, l'avait mené au retrait, à la lecture, à la contemplation des rivières douces et des êtres simples. Pendant des semaines, il n'avait adressé la parole qu'à la génération qui avait grandi sans ordinateurs.

« Même si vous n'avez pas de bons résultats, dit-il au jeune homme qui venait de pleurer, ne lâchez rien. La lecture, n'en doutez pas, cela vous rend bon. »

L'école ferme bientôt. Nous allons tous nous dire au revoir. Les fleurs sont toutes parties ; il n'y a plus de sucre sur les arbustes. Le rebord des feuilles jaunit. Les nuages s'amollissent. Un foulard gris étrangle le ciel.

Il a fallu trois jours pour que l'amertume quitte le héros. Depuis ses notes, il a cessé de lire, mais il regarde des émissions de philosophie. Les philosophes qu'il découvre sur l'écran sont vivants. Ils sont drôles et cela lui donne le sentiment d'être en osmose avec eux.

Claire l'a beaucoup écouté. Elle a des solutions pratiques pour tout.

« Qu'allez-vous faire ensuite ? lui demande la voisine de l'aller.

-J'accompagne Claire à la campagne pendant trois semaines, répond-il. Sa famille possède une ferme. J'ai envoyé ma candidature pour faire les vendanges.

-Après tant d'exercice dans la tête, des exercices dans le corps vont beaucoup vous changer !

- Moi, coupa la jeune femme rédigeant des cahiers, j'ai relaté l'expérience de ce centre culturel, et je suis sur un projet d'édition avec la maison *Décolérer*.

-Je pars en Europe de l'Est pour un cycle de séminaires, avoua, le chapeau modeste, le maître de conférences qui lui avait ouvert sa maison d'oseille. Le traducteur a la moitié de mes gains.

- J'espère avoir l'agrégation, soupira une étudiante.

-Je la repasse encore une fois, cette année, fit un jeune homme très doux et sérieux. Il est impossible d'obtenir une place sans ce diplôme. Je ne veux pas d'autre métier. Je n'en vois pas d'autre possible. Je crains d'être très malheureux ailleurs. Il y a trente places disponibles. »

Et ainsi, chacun présenta son projet, et chacun prouva qu'il avait une bonne raison d'être venu et qu'il maîtrisait un vrai projet pratique lié à la philosophie.

Il n'est pas devenu un grand philosophe, en ce sens où les bibliothèques et les revues ne collectent aucun de ses ouvrages. Ce sont des feuillets de tiroir. Il en pense autant en prenant un outil ou en retournant la terre. Néanmoins, il est devenu un homme assez heureux. Attablé, ou prenant le bus, il discute encore des livres de philosophie qui éclairent son esprit et ses sens. Deux amitiés originales en sont issues. Et c'est grâce à cet épisode d'un centre culturel, posté en bout de rivière, qu'il doit d'avoir rencontré sa compagne Claire.

FIN.